

*anon.* Ou bien on pouvait encore parcourir le *boulevard de la Reine* jusqu'à la barrière du même nom, franchir cette barrière et suivre le prolongement de la grande avenue, laquelle allait aussi directement du *bassin de Neptune* au château réservé. Ces deux routes aboutissaient presque au même point, à la droite du grand Trianon, dans un petit bouquet de bois servant à relier ensemble les deux parcs et que l'on désignait sous le nom un peu trop ambitieux de *bois de Trianon*.

Bientôt nous prierons le lecteur de s'introduire avec nous dans ces résidences particulières des souverains qui gouvernaient la France, et c'est pourquoi nous avons cru devoir, puisque l'occasion se présentait, en tracer un rapide historique ; mais, pour le présent, c'est vers le *bois de Trianon* que nous allons nous diriger, car c'est dans ce bois, on se le rappelle, que c'était engagé M. de Niorres, le malheureux conseiller au Parlement de Paris, conduit, plus encore qu'accompagné, par MM Charles d'Herbois et Henri de Renneville, et suivi à distance par le mystérieux personnage qui s'était attaché aux pas du père infortuné depuis sa sortie de l'hôtel du lieutenant de police.

M. de Niorres et ses compagnons avaient parcouru, sans échanger une parole, l'*avenue de la Reine* et celle de Trianon. Ce ne fut qu'après avoir atteint le bouquet de bois dont nous avons parlé que le marquis d'Herbois, après avoir échangé un regard avec le vicomte de Renneville, se disposa à prendre la parole.

Le lieu était parfaitement choisi, au reste, pour une conférence secrète. La reine n'habitait pas Trianon (la réception qui avait lieu à Versailles ce jour-là ayant exigé sa présence à la cour), les parcs réservés étaient absolument déserts ; valets et courtisans avaient abandonné le séjour où ne les appelaient point momentanément les devoirs de leurs charges et le désir de faire remarquer leur présence.

M. de Niorres s'était remis peu à peu durant la route de l'émotion qui l'avait si violemment assailli avant qu'il se fût déterminé à accorder aux deux jeunes gens l'audience qu'ils sollicitaient.

Le front toujours pâli, mais calme et sévère, le regard froid et scrutateur, le magistrat attendait évidemment une confidence qu'il ne voulait pas cependant paraître solliciter.

Quant au grison, ou du moins quant à celui qui avait l'apparence d'un valet en petite livrée, soit qu'il eût subitement renoncé à ses projets, soit qu'il se fût dissimulé rapidement derrière quelque obstacle, depuis que les deux officiers de marine et le conseiller avaient atteint l'entrée du petit bois, il avait complètement disparu.

Les trois hommes pouvaient donc, à bon droit, se croire parfaitement seuls.

"Monsieur, commença le marquis en s'inclinant devant M. de Niorres, pour obtenir de vous quelques instants d'attention, j'ai été obligé, bien malgré moi, d'évoquer dans votre esprit un souvenir pénible. Veuillez donc, avant tout, recevoir à cet égard mes très-humbles excuses."

"Monsieur, répondit M. de Niorres d'une voix parfaitement calme, en vous suivant jusqu'ici, j'ai cédé à vos sollicitations pressantes et non à un sentiment de crainte, ainsi que vous paraissiez le supposer.

"Je ne parle pas d'un sentiment de crainte, monsieur, je parle d'un souvenir...."

"J'ignore ce que signifient vos paroles."

"Quoi ! dit le vicomte avec une impatience manifeste, encore des réticences ?"

"Messieurs, je ne vous comprends pas."

"Eh bien ! dit brusquement le marquis, puisqu'aucune bonne parole ne peut vaincre la défiance que nous vous inspirons, monsieur, je vais être forcé de m'expliquer nettement."

"Je vous en serai infiniment obligé, monsieur," répondit le conseiller toujours avec la même froideur.

Le vicomte frappa du pied avec impatience.

"Monsieur, reprit vivement M. d'Herbois, le vicomte et moi sommes exactement et à une heure près du même âge. Bien que nos familles à tous deux ne soient pas d'origine bretonne, nous sommes nés tous deux à Brest, il y a vingt-six ans, c'est-à-dire durant la nuit du 8 juillet 1759."

En entendant prononcer cette date d'une voix ferme, le conseiller ne put contenir un tressaillement violent et ses lèvres décolorées blêmiront encore davantage.

Le marquis désigna un banc de marbre placé derrière le vieillard, et l'invita à y prendre place :

"Asseyons-nous, monsieur, dit-il, car l'histoire que j'ai à vous raconter pour arriver ensuite à l'objet de notre désir sera peut-être un peu longue à entendre."

"Monsieur, ajouta vivement M. de Renneville, épargnez-nous la douleur de vous affliger, vous dont le cœur est déjà si cruellement ulcéré...."

"Parlez, monsieur ! interrompit encore M. de Niorres

"—Alors, reprit le marquis, je vais continuer, mais, du moins, convenez-vous, monsieur, que vous nous aurez contraints à agir ainsi que nous le faisons."

M. de Niorres ne répondit pas.

"A l'époque à laquelle remonte notre naissance, dit M. d'Herbois après un moment de silence, vivait à Brest une femme jeune et jolie que son visage angélique et la grâce de sa personne avaient fait surnommer, par tous les habitants, la *Madone de Brest*.

Cette femme, qui pouvait à peine avoir trente ans, était dans tout l'éclat de sa splendide beauté et savait encore en rehausser les charmes irrésistibles par une habileté merveilleuse et une coquetterie sans exemple.

Au reste, on eut dit que cette créature avait été formée par deux principes complètement opposés l'un à l'autre : celui du bien et celui du mal.

L'un s'était chargé du corps, l'autre de l'âme. Rien n'était plus pur que ses formes, rien n'était plus corrompu que ses pensées. Son front poli comme l'ivoire recélait un cerveau où germaient les instincts les plus repoussants ; sa poitrine si belle cachait un vide à la place du cœur.

Sa bouche si fraîche, garnie de perles si éblouissantes, faisait succéder au sourire fascinateur l'expression la plus horrible. Ses yeux eux-mêmes, si doux et si veloutés lorsque leurs regards voulaient séduire, devenaient un foyer de rayons fulgurants quand la colère, l'envie, la haine, les animaient contre une victime innocente.

Cette femme était, raconta-t-elle, une pauvre veuve, demeurée dans une détresse profonde, trop fière pour s'adresser à sa famille, avec laquelle elle était brouillée, et dont la position à venir dépendait d'un procès qui devait être jugé par la grande chambre du parlement de Paris. C'était à propos de ce procès qu'elle venait trouver M. d'A....., le suppliant d'excuser sa démarche peut-être inconvenante, et sollicitant de sa science des affaires, des conseils précieux que sa reconnaissance seule pourrait payer un jour.

Semblable à ces poisons, actifs, dévorants contre lesquels la science ne connaît pas de remède et qui agissent par le simple contact, la Madone de Brest avait la fatale propriété d'envenimer le cœur de tous ceux qui l'approchaient."

Un soupir profond qui se fit jour à travers la gorge desséchée du conseiller interrompit le récit du marquis d'Herbois.

Celui-ci s'arrêta et fixa ses regards sur le vieillard comme s'il eût attendu de sa part une parole qu'il désirait ardemment voir sortir de sa bouche, mais le conseiller garda un silence absolu.

Les deux jeunes marins firent un double geste de dépit et de commiseration, puis le marquis reprit après avoir hésité légèrement :

"A cette même époque où la beauté de la Madone faisait dans la ville les plus effrayants ravages arriva de Paris un homme ayant passé déjà les premières années de la jeunesse et que le roi avait chargé d'une mission particulière auprès des Etats de Bretagne. Cet homme, fort beau lui-même, issu d'une excellente origine, marié depuis quelque temps déjà et père d'une nombreuse famille, avait été précédé par une réputation justement établie de magistrat intègre, d'esprit remarquable, de caractère loyal et de mœurs austères, contrastant d'une façon bien étrange avec les habitudes et la manière d'être de ses concitoyens.

Cet homme, continua le marquis, dont je tairai le nom par respect pour lui-même, je l'appellerai simplement le chevalier d'A.....

On disait encore, et c'était malheureusement la vérité, que le chevalier à son départ de Paris avait laissé mourante sa jeune femme qu'il adorait et qu'il n'avait fallu rien moins que l'amour qu'il avait pour son devoir pour le contraindre à quitter le chevet d'une compagne qu'il savait, hélas ! ne plus devoir retrouver.

La femme du magistrat était effectivement atteinte d'une maladie mortelle et peu de temps après son arrivée à Brest, M. d'A.... reçut de Paris la fatale nouvelle.

Il supporta ce coup douloureux en homme de grand cœur : son chagrin fut poignant, mais sa physionomie seule en porta les traces, jamais son humeur ne s'en ressentit et sa mission, dont l'importance était grande pour la province, n'eût éprouvé pas le moindre tort.

Seulement en dehors de ses relations forcées, M. d'A.... ne voulut contracter aucune liaison dans la haute société de la ville. Il vivait complètement seul, absorbé par le travail et par la douleur, se montrant peu en public, mais évitant avec un soin extrême, attestant que son âme était au-dessus des conditions ordinaires, de faire parade d'un chagrin trop réel au reste pour n'avoir pas sa pudeur.

La réputation méritée du magistrat avait jadis disposé la ville en sa faveur. Le coup qui venait de l'accabler, sa conduite au-dessus de tous les éloges, sa douleur même qui donnait un attrait de plus à son beau visage en le recouvrant d'une teinte de mélancolie poétique, redoublèrent encore les sympathies que chacun ressentait pour lui, et c'était justice, car à cette époque M. d'A.... était réellement à plaindre.

Le conseiller étouffa à demi un second soupir et ses mains frémissantes s'étreignirent frénétiquement.

### XXIII.—*La Madone.*

"Le bruit qui se faisait à Brest autour du nom de M. d'A.... continua le marquis, parvint bientôt aux oreilles de la Madone. Celle-ci, comme tous les génies du mal, avait en horreur tout ce qui ressemblait à la vertu.

D'abord, elle plaisanta la conduite austère du chevalier, la tourna en raillerie, fit des quolibets sur son compte et en arriva enfin à en nier complètement le mérite.

La Madone, toujours entourée d'une cour assidue, recevait nombreuse société chaque soir et l'élite de la jeune noblesse, des officiers de la marine royale et de la finance se pressait dans ses salons. Parmi les marins se trouvait un homme de cinquante ans environ, brutal et souvent grossier dans son langage, mais d'une franchise que rien ne pouvait arrêter et traitant tout ce qui était en dehors du service d'un navire de niaiseries et de fadaises.

C'était peut-être le seul qui jusqu'alors eût résisté à l'empire des charmes de la séduisante créature et l'exception qu'il faisait confirmait la règle.

Son caractère lui avait valu de la part de la Madone le surnom de *loup de mer*, sous lequel il était presque constamment désigné.

En entendant la Madone mettre en doute la vertu du chevalier d'A.... il sourit à son tour et, par esprit de contradiction, il prit la défense du magistrat.

La jeune femme, peu habituée à voir contrarier son opinion, s'anima vivement. Bref, une véritable querelle s'engagea entre les deux disputeurs et le résultat de cette querelle fut un pari, dont l'enjeu fut porté à deux cents louis. La Madone prétendait qu'avant deux mois écoulés, le chevalier d'A...., abandonnant la voie de la vertu, serait à ses petits pieds et se compromettait publiquement pour elle en présence de la ville entière.

Le marin avait soutenu énergiquement le contraire et parié que la séduisante créature en serait cette fois pour ses frais de coquetterie.

Le lendemain, au reste, il ne fut plus question du chevalier : le souvenir de la querelle s'éclata et chacun, une semaine passée, oublia jusqu'à la circonstance du pari. Seule, la Madone se souvenait. Non pas qu'elle ressentit la moindre affection pour le chevalier d'A...., non pas qu'elle fut attirée vers lui par le sentiment qui entraînait toute la ville, mais uniquement parce que cette réputation si belle, tant proisée en tous lieux, offensait ses mauvais instincts et parce que son amour du mal désirait ardemment la chute de cet homme qui s'était placé dans l'opinion publique au rang le plus élevé.

Le magistrat, lui, inutile de le dire, ignorait ce qui s'était passé chez la Madone. Il ne savait même pas que cette femme existait.

Un matin, à l'heure à laquelle il travaillait enfermé dans son cabinet, son valet de chambre vint le prévenir qu'une femme voilée et vêtue très-simplement, insistait pour lui parler.

M. d'A.... donna l'ordre que l'on introduisisse la visiteuse, et celle-ci entra timidement dans le cabinet du chevalier et prit le siège qui lui fut poliment avancé.

Cette femme était, raconta-t-elle, une pauvre veuve, demeurée dans une détresse profonde, trop fière pour s'adresser à sa famille, avec laquelle elle était brouillée, et dont la position à venir dépendait d'un procès qui devait être jugé par la grande chambre du parlement de Paris. C'était à propos de ce procès qu'elle venait trouver M. d'A...., le suppliant d'excuser sa démarche peut-être inconvenante, et sollicitant de sa science des affaires, des conseils précieux que sa reconnaissance seule pourrait payer un jour.

(A continuer.)

### L'ALOUETTE.

Le vent riffle dans la ramure,  
À son nid l'oiseau s'est jeté,  
Et déjà toute la nature  
S'émeut, l'orage a commencé.

Seule une petite alouette,  
Loin des branches du doux ormeau  
Où pend sa coquette retraite,  
Cherche un abri sous un rameau.

Elle arrive toute tremblante,  
Cherchant abri sous un sapin.  
Mais dessous la branche pendante  
S'est blotti le petit lapin.

Le lapin n'est pas du tout brave,  
Mais en ce moment solennel,  
Il se lève et puis d'un ton grave :  
Qui vient visiter mon castel ?

—L'orage gronde au loin, messire,  
Je n'ai pu retrouver mon nid,  
Une place dans votre empire  
Au petit oiseau tout transi.

—Petit oiseau, c'est la tempête  
Qui t'amène si près de moi ;  
Jamais on ne vit l'alouette  
Et le lapin au même toit.

Ta race dédaigne la mienne  
Parce que vous fendez les airs,  
Et que le destin nous enchaîne  
À nous courber vers les enfers.

Va-t-en ! pour toi pas une place ;  
Va-t-en ! affronte tous les vents ;  
Va ! disparaît avec ta race  
Et ne reviens plus au printemps.

L'alouette toute frileuse  
Imploré toujours sa pitié :  
Je serais près de vous heureuse ;  
Oh ! donnez-moi votre amitié.

—Mon amitié ! Hier à l'aurore,  
Pendant que je broutais le thym,  
Je le sais, tu t'es ri encore  
De notre malheureux destin.

Mais si pour aller au puage,  
Nous n'avons pas d'aile, ô méchant,  
Nous savons trouver un feuillage  
Contre les fureurs de l'autan.

Et l'alouette, aile mouillée,  
Reprend son vol bien tristement,  
Et le lapin sous la feuillée,  
S'endort berçé par l'ouragan.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 2 août 1870.

### PENSÉES.

Après sa mère, l'homme n'a que deux amis : un livre et un chien.

La femme en possède un quatrième : son miroir.

La plupart des hommes désirent plus d'être admirés que d'être aimés.

L'admiration satisfait l'amour-propre, et tous les hommes en ont.

L'amitié est une affaire de sentiment et il y a bien des gens qui n'en ont point.

Il y a entre la Française et une femme d'une autre nation la même différence qu'entre une bougie et une chandelle. Toutes deux éclairent, mais quelle différence dans la clarté de la flamme !

Pour réussir dans le monde, il faut savoir ménager tous les amours-propres et cacher le sien.

En fait de séductions féminines, la bonté est la plus charmante, et celle qui séduit le moins.

Quant on tient sa parole on en est économie.

Les femmes et les fleurs qui portent trop à la tête, finissent toujours par faire mal au cœur.

J'ai cru longtemps que les femmes se paraient pour plaire aux autres ; moins que cela, elles s'attifent même rien que pour se plaire.

Méditer, sur le conseil de Wilkes, cette pensée de la reine Elisabeth :

*La guerre est un procès qui ruine même ceux qui gagnent.*

Une pensée rothschildienne :

Il est surtout un moment où l'on doit redouter le vol des caissiers, c'est quand on les voit déployer leur zèle.

Les hommes se mangent entre eux tout crus ; les femmes se mettent cuire au bain-marie.

Un aimable fanbourien s'arrête devant le portrait de M. de Bismarck, regarde son crâne dévasté et dit :